

# ET DU CÔTÉ DES MANUSCRITS ?

par Marion Durand

Il y a les textes que l'on publie et qui font les livres, et ceux que l'on ne publie pas, qui restent des manuscrits que les éditeurs renvoient aimablement aux auteurs.

Ces textes-là, de quelles mains viennent-ils donc ? Ne sont-ils pas très significatifs de ce que les gens s'imaginent devoir être la littérature pour enfants ? Jusqu'à une date relativement récente l'éventail était assez homogène et constant : envoyaient des textes aux éditeurs de livres pour enfants bon nombre de grands-parents qui racontaient des histoires d'animaux attendrissantes et quelques fables morales traditionnelles ; des enseignants, instituteurs ou professeurs, pour qui l'acquisition de connaissances devait justifier toute lecture, et qui écrivaient des romans documentaires ; quelques conteurs professionnels qui avaient un savoir inné et une grande facilité à produire une structure traditionnelle de conte, des récits bien construits, aux idées bien peu novatrices.

Autrement dit une littérature sage taillée sur mesure, aux fonctions clairement définies d'instruction et de morale, où l'auteur sans équivoque restait l'adulte-qui-donnait à un enfant-qui-recevait.

Depuis quelques années, en revanche, l'origine des manuscrits s'est profondément modifiée ; la part de conteurs traditionnels et de grands-parents demeure

mais s'amenuise (leurs textes apparaissent de plus en plus décalés par rapport à la vie réelle et à l'environnement culturel des enfants). Mais beaucoup de gens qui n'auraient jamais écrit pour les enfants il y a dix ans prennent aujourd'hui leur plume pour raconter des histoires. Ainsi, des agrégés, des linguistes, des chercheurs, des analystes ont envie de faire des « textes pour enfants ».

A les lire, on reste perplexe devant une contradiction souvent flagrante entre l'écriture et les contenus. L'écriture se veut à l'opposé du balbutiement grammatical ou du style « composition française » ; souvent hachée et chaotique, elle refuse tout classicisme, toute simplicité car le pire des vices serait « la platitude ! » Ces textes prennent fréquemment l'hypothétique lecteur à témoin dans des digressions sans fin, l'apostrophant, lançant un appel aux initiés — ou aux âmes pures que l'âge adulte n'aurait pas encore corrompues ! Bref, au lieu de mettre en relation, ils isolent et, jouant le jeu de la confiance chuchotée, ils sont souvent tellement confus qu'ils mettent un écran entre le lecteur et ce qu'ils croient leur raconter.

Une des faiblesses traditionnelles de la littérature enfantine, c'est le peu d'estime qu'ont les auteurs pour les capacités de compréhension du lecteur ; aussi

imbattable Snoopy, Dargaud

Messieurs, Je viens de terminer mon nouveau roman.



Il est si bon que je ne vais même pas vous l'envoyer.



Pourquoi ne viendriez-vous pas le chercher ?



Snoopy

expliquent-ils tout, y compris les symboles ! Aux antipodes de cette insistance les « nouveaux manuscrits », eux, sont totalement allusifs. Ils font référence à des éléments culturels supposés connus du lecteur (ou dont ils ne s'imaginent même pas qu'on peut ne pas les connaître !). Ils refusent ainsi la traditionnelle communication entre un écrivain adulte racontant une histoire et un lecteur enfant... N'est-ce pas vouloir faire original à tout prix, même au prix de ne pas être compris ?

Pourtant, à cette volonté de faire nouveau par le style correspond une réelle absence d'invention dans les thèmes et le contenu des histoires : reprise des vieux schémas des mythes les plus anciens accommodés à une sauce moderniste (féministe, sociale, psychanalytique, etc.).

Devant certains textes le lecteur de métier a l'impression d'écouter un épisode d'une psychanalyse ; servies brut ces histoires restent souvent en suspens puisqu'elles sont pour le lecteur (et non pour l'auteur !) privées du dynamisme central et des significations qui se manifestent dans le cheminement de la cure. Ce sont presque des « histoires échos » d'un récit matriciel qui restera toujours inaccessible au lecteur et qui seul pourtant leur donnerait un sens véritable...

Ces confidences ont pourtant un but, avoué ou non, qui est de libérer l'enfant lecteur : de son anorexie, de ses angoisses prépubertaires, de son père, de sa mère, etc. On choisit délibérément de parler de ce que l'on croit tabou (mais est-ce vraiment tabou ?), on veut libérer l'enfant des modèles traditionnels, le situer face à son destin propre dans une attitude de choix existentiel afin qu'il exerce sa propre liberté... et pour ce faire on ne peut pas lui raconter des histoires qui se termineraient traditionnellement, bien ou mal, mais où le sort de chacun serait clairement défini. Il n'est rien de dire que les fins de beaucoup de ces « nouveaux manuscrits » sont ouvertes, non concluantes ; elles seraient plutôt béantes avec tout le poids d'angoisse d'un inachevé où les choses ne peuvent pas avoir un sens et devant lequel le lecteur vacille ou se sent frustré.

Vouloir à tout prix sortir l'enfant des ghettos culturels, moraux et pédagogiques et des modèles où on le contient est une attitude positive certes, mais totalement abstraite.

En remplaçant la morale par la séduction, la contrainte par la fascination, l'adulte qui écrit pour les enfants ne se donne-t-il pas autant qu'autrefois un pouvoir sur ceux pour qui il écrit ? La différence — de taille — étant qu'il n'en est pas toujours conscient... •

**Eh bien, une autre journée  
s'est passée, et vous n'êtes  
toujours pas venus prendre  
mon roman pour le publier!**



Dargaud